

# La *bi-langue* ou l’(en)jeu de l’écriture bilingue chez Abdelkebir Khatibi

Abdelouahed Mabrouh

Université Chouaïb Doukkali, El Jadida

“Quand j’écris en français, ma langue maternelle se met en retrait: elle s’écrase. Elle rentre au harem. Qui parle alors? Qui écrit? Mais elle revient (comme on dit). Et je travaille à la faire revenir quand elle me manque” (Khatibi 1978: 49). This statement made by Abdelkebir Khatibi, a Moroccan sociologist, poet and essayist, can clearly be seen in a number of his writings. In this article, we will attempt to examine closely the staging of this inter/trans-cultural experience that the author-narrator designates by a *bi-langue*. *Amour bilingue* is a text in which romance and autobiography meet providing a suitable example of this peculiar, complex and privileged situation which prevails in Morocco and on an extended scale, the Maghreb countries. The problematic (conceptual order) of bi/multi-lingualism coupled with a di/tri-glossia is treated by Khatibi under a fictional and poetic outlook. The *bi-langue* is considered by the author-narrated as a “between-two”, a third language by means of which he succeeded in assuming the coexistence in him of a foreign language (the language of the other which no one still considers as a colonizing language anymore, the instrument of cultural uprooting) and of the mother tongue.

## 0. Introduction

En guise de définition d’une certaine forme d’écriture que l’on qualifie de bilingue, Philippe Gardy (Lagarde 2001: 15) écrit: “Ça zigzague entre deux langues, entre deux systèmes d’usage linguistique et ça parle et ça écrit dans cet intervalle, dans cet entre-deux”. Lagarde précise, un peu plus loin, la portée sémantique de cette notion: “[...] et force est de reconnaître que l’écriture bilingue représente le terrain par excellence de cette dialectique du Même et de l’Autre, par la mise en scène et la mise en mots qu’elle constitue” (200: 24).

Dans ce même ordre d’idées, bien que sur un autre registre, Abdelkebir Khatibi (1978: 49) affirme:

En me relisant, je découvre que ma phrase (française) la plus achevée est un rappel. Le rappel d’un corps imprononçable, ni arabe ni français, ni mort ni vivant, ni homme ni femme: génération du texte, topologie errante, schize, rêve androgyne, perte de l’identité au seuil de la folie.

Cette notion d’écriture bilingue s’apparente à ce que Khatibi appelle *bi-langue*, notion qu’il a subtilement développée dans son texte *Amour bilingue*

(1992). La problématique abordée dans ce texte, difficile à classer par ailleurs (nous y reviendrons plus loin), dépasse celle habituellement qualifiée par la critique de littérature maghrébine de langue, (d'expression, d'écriture) française<sup>1</sup> où, depuis les textes fondateurs des années cinquante<sup>2</sup>, le thème majeur tournait autour des figures de l'autorité paternelle, de la crise identitaire, du rapport à l'autre, que ce dernier soit colon (avant l'indépendance) ou symbole de la nouvelle classe politique dirigeante (après l'indépendance).

La crise identitaire, bien qu'abordée, d'une manière ou d'une autre, sous différents tons, par la plupart des auteurs, maghrébins en général et marocains en particulier, ayant en commun l'usage de la langue française, jouit d'une place toute particulière dans les écrits de A. Khatibi, que ces derniers soient de veine romanesque, poétique ou encore des essais philosophiques et sociologiques. *Amour bilingue* est sans doute l'œuvre qui exprime le mieux ces tensions. Ce texte passe aux yeux des spécialistes de cette littérature pour le plus représentatif. Plusieurs raisons sont généralement invoquées: la stratégie narrative suivie par l'auteur; la manière dont se trouve abordée la problématique du bilinguisme et du biculturalisme à travers l'image du corps, corps de la femme et corps de la langue étrangère; le chemin<sup>3</sup> (d'écriture) pratiqué pour sortir du dilemme que nourrit le débat sur identité et différence.

### 1. L'autre, un personnage anonyme

Beaucoup d'analystes considèrent que *Amour bilingue* est un texte inclassable ou difficile à classer. N'y sont clairement affichées, en effet, ni l'instance romanesque<sup>4</sup> ni l'instance autobiographique, et encore moins l'empreinte de l'essai d'analyse. On peut inverser les termes et dire que tous ces modes s'entrecroisent et s'interpénètrent pour tisser la trame du récit. Ce texte se démarque sensiblement du roman traditionnel. Il se caractérise par l'absence "du personnage classique" que l'on a coutume de rencontrer dans ce type de littérature. Khatibi (1992: 12) le note lui-même: "Il s'approchait chaque fois de ce début qui l'excluait: un récit sans personnages; ou, s'il y en avait, ce serait le récit lui-même, s'entendant dire ce seul mot: recommence". Le personnel du récit s'appuie sur les instances pronominales et se livre à un jeu où l'anonymat constitue le trait saillant. Les actants ne sont associés à aucune désignation rigide (nom propre, surnom,...). Ainsi la première et la troisième personne se livrent, tout au long du texte, à un mouvement de va-et-vient au travers duquel on entrevoit des liens complexes qu'entretiennent entre eux texte (récit), Récitant (Memmes 1992), auteur et analyste. Les positions s'interchangent au point d'effacer toute limite, au point de se dédoubler ou de ne constituer qu'une seule entité:

J'étais un livre parlant, qui s'arrachait de ses palimpsestes, pour parvenir à se faire comprendre, se faire admettre. Je suis donc un texte de cet arrachement,

et peut-être suis-je le premier fou de ma langue maternelle: faire muter une langue dans une autre est impossible. Et je désire cet impossible. (Khatibi, *Amour bilingue*: 35)

Ce rendez-vous était le lieu d'une triade: elle, lui et moi, dans un dialogue pressant [...] Pourtant je les vis, je nous vis ensemble: ils dormaient, se réveillaient sans fin... (Khatibi, *Amour bilingue*: 55-56)

L'autre particularité de ce texte est qu'il se veut<sup>5</sup> une réponse indirecte, une réponse "problématisée, fictionnalisée" (Larrivé cité dans Khatibi 1992: 134), qui traite une "problématique d'ordre conceptuel" à travers une "scénographie poétique" (Saigh Bousta 1996) à tous ceux qui, au Maroc comme au Maghreb, s'arrêtent encore sur le choix de la langue d'écriture: pourquoi/pour qui écrit-on (écrivent-ils) en français, langue de l'ancienne puissance coloniale, outil du "déracinement culturel" et bien d'autres qualifications rencontrées, ici et là, dans la littérature critique?

Khatibi évoque l'expression "scénographie des doubles" pour désigner plusieurs figures ayant trait au rapport (en apparence conflictuel) opposant le Moi à l'Autre. Deux figures retiennent particulièrement l'attention: la femme et la langue étrangères.

## 2. Le corps étranger: un lieu de tensions

L'image de l'autre est représentée dans *Amour bilingue* par l'instance nominale de troisième personne: "elle". Cette entité grammaticale réfère à deux actants dans le récit: à la partenaire de l'auteur-narrateur (le Récitant) et, à travers celle-ci, à la langue étrangère.

### 2.1. L'autre est la femme étrangère

La langue est une composante essentielle dans la relation qui lie l'auteur-narrateur à la femme étrangère. Il l'aime dans et à travers ce moyen de communication. Celle-ci devient un médiateur de sentiments, un passeur d'amour: "Aimer un être, c'est aimer son corps et sa langue" (Khatibi, *Amour bilingue*: 29), "Deux pays se faisaient l'amour en nous" (p.24). L'amour qu'il lui porte est grandement chanté au tout début de leur relation: "Te parlant dans ta langue, je suis toi-même sans l'être, m'effaçant dans tes traces" (p.11). Il supporte toutefois très mal le déséquilibre dans l'échange qui caractérise cette union: "Tu n'avais jamais appris ma langue maternelle, ne l'oublie pas" (p.58). En effet, les sentiments que manifeste la partenaire à l'égard du Récitant ont essentiellement trait à la couleur locale du pays qui l'a hébergée:

Ce qui l'avait soutenue – dès son arrivée – c'était l'extraordinaire lumière de ce pays. Lumière qui l'éclairait, en quelque sorte, de l'intérieur, en la rendant

totale visible à la splendeur du visible. Aussi oublia-t-elle le climat gris et maussade de son enfance, l'éternel refrain des pluies [...]

Ce qu'elle avait reçu de cette lumière était plus qu'une substitution – de pays en pays – mais une offrande de son corps et de sa démarche. (Khatibi, *Amour bilingue*: 18)

L'absence de communication bilatérale (réciprocité des échanges) est due, semble-t-il, au désengagement de la femme étrangère, ce qui affecte l'essence même de leurs rapports et conduit, par la suite, à la séparation:

Mais moi, je perçois maintenant comment, sourde à ma langue maternelle, elle se plaisait dans l'intraduisible, et ce que je vivais auprès d'elle était plus qu'une méconnaissance ingénue. C'étaient cette duplicité, cette brisure en moi qui la faisaient jouir et qui enchantaient ses obsessions. (Khatibi, *Amour bilingue*: 70)

[...] lorsqu'elle m'entendait parler en arabe, elle se sentait exclue, rejetée hors de toute entente absolue. Elle était cette femme absolue, pourquoi lui substituer ces hantises de traduction et d'oscillation? Je lui devenais incommunicable. Je pense ainsi qu'elle désirait cet incommunicable, qu'elle le cultivait dieu sait pour quelles raisons secrètes, silencieuses [...] C'était une forme de frigidité linguistique, enrobée sous une scène de séduction permanente. (Khatibi, *Amour bilingue*: 72)

Comme nous pouvons le constater, au-delà de la fonction que peut remplir l'image de la femme étrangère dans le texte, elle reste tributaire de la relation qui la lie à la langue. Cette dernière constitue l'enjeu principal de l'écriture bilingue chez Khatibi.

## 2.2. L'autre est la langue étrangère

Le terme de langue étrangère est pris ici dans son acception la plus générale: une langue non nationale, "importée" d'un autre pays, généralement l'ancienne puissance coloniale.

Au Maroc, le statut de la langue française est difficile à établir avec exactitude: s'agit-il d'une langue étrangère? seconde? ou encore une langue privilégiée? Il n'est pas dans notre intention de débattre de ce problème qui a fait, et fait encore, couler beaucoup d'encre. Soulignons toutefois qu'elle est considérée, dans le vécu quotidien des Marocains, comme la première langue étrangère pratiquée dans le pays. Elle rivalise de ce fait avec la langue officielle et se partage avec elle plusieurs domaines d'emploi<sup>6</sup>. Elle tend même à la supplanter dans certains secteurs (scientifique et technique).

Cette concurrence (socio)linguistique et stylistique apparaît clairement dans les écrits de Khatibi qui constituent un lieu de tension privilégié entre cette langue étrangère et les variétés de l'arabe (littéraire, médian ou dialectal):

Quand j'écris en français, ma langue maternelle se met en retrait: elle s'écrase. Elle rentre au harem.

Qui parle alors? Qui écrit? Mais elle revient (comme on dit...). Et je travaille à la faire revenir quand elle me manque. (Khatibi 1978: 49)

Le conflit linguistique et culturel se traduit, sur le plan stylistique, par le recours aux mots et expressions de la langue locale, mieux disposés à traduire la pensée (autre) de l'auteur et à produire l'effet recherché sur le lecteur bilingue. "La scénographie des doubles" est mise en avant par cette duplicité linguistique, ce va-et-vient entre deux aires culturelles: "Il fallait un dieu pour le (le serment) rompre et ce fut moi le parjure pour t'embellir avec mes mots dirigés vers toi, mes mots aux quatre éléments, paroles bilingues qui jurent et parjurent du même coup" (Khatibi, *Amour bilingue*: 63). La langue arabe est convoquée sous la plume bilingue de l'auteur-narrateur de plusieurs manières:

- à travers la dimension socio-culturelle et religieuse:

Etre sans croyance: peut-être, et qu'étaient devenus les esprits, les fantômes et les anges de sa langue maternelle? Il pensait à la parole superstitieuse de son enfance, de sa mère illettrée et c'est lui qui lui donna ses lettres de créance. Cette parole: ne pas laisser traîner les cheveux ni les ongles coupés, ne pas inverser les souliers, se servir toujours de la main droite [...]

Cet esprit grandissait en lui, marquant sa bi-langue de symboles, d'emblèmes oubliés... (Khatibi, *Amour bilingue*: 51)

Oui, il se rappelait le souffle coupé de son prophète et la voix impérative de l'archange: Récite. A ce récit, il devait consacrer sa lutte avec son propre nom. Le livre! Le livre! (Khatibi, *Amour bilingue*: 43)<sup>7</sup>

- à travers le système des signes graphiques (sens de l'écriture):

Permutation permanente. Il l'avait mieux compris à partir d'une petite dés-orientation, le jour où, attendant à Orly l'appel du départ, il n'arrivait pas à lire à travers la vitre le mot "sud", vu de dos. En l'inversant, il s'aperçut qu'il l'avait lu de droite à gauche, comme dans l'alphabet arabe – sa première graphie. Il ne pouvait mettre ce mot à l'endroit qu'en passant par la direction de sa langue maternelle. (Khatibi, *Amour bilingue*: 26-27)

- à travers la structure linguistique (genre grammatical):

Il pensait au soleil, et déjà son nom, celui de la lune s'inversent– du féminin au masculin– dans sa double langue. (Khatibi, *Amour bilingue*: 10)<sup>8</sup>

A la place de l'eau, c'était le mot "eau" qui le poussait à la nage ; à la place de la mer, c'était le mot "mer" qui baignait sa pensée irradiée. Bahr! Bahr! s'était-il écrié. (Khatibi, *Amour bilingue*: 38)<sup>9</sup>

- à travers le rapprochement phonique d'unités des deux langues:

Il se calma d'un coup, lorsqu'apparut le mot arabe "kalma"<sup>10</sup> avec son équivalent savant "kalima" et toute la chaîne des diminutifs, calembours de son

enfance: “klima”... La diglossie “kal(i)ma” revient sans que disparût ni s’effaçât le mot “mot”. Tous les deux s’observaient en lui. (Khatibi, *Amour bilingue*: 10)

- à travers le rapprochement phonique et sémantique d’unités des deux langues:

Ce qui le retenait dans ce mot “fin”, c’était son extrême brièveté – un coup si concis, si précis – et cette brièveté se doublait dans le monde maternel qui en disait plus long: “fana” [...] Il se destinait à l’épreuve de l’inexprimable, là où le mot “mort” s’enlace au mot “fana” (anéantissement), où tous deux trouveraient leur lieu sur l’épigraphe de son récit, sans autre attache que le geste d’un effacement.

Mais quelle chance d’être entre deux fins qui se regardent travailler. (Khatibi, *Amour bilingue*: 54-55)

- à travers l’emploi de mots empruntés à la langue d’origine:

La prostitution et la polygamie étaient, pourtant, son royaume, son harem natals. Harem (Harîm), “harâm” (sacré, interdit), ces deux mots le ramenaient au lexique de son enfance. Sa langue maternelle continuait ses petits plaisirs, avec une continuité admirable.

Il lui semblait à cette époque qu’il ne fût attaché à la langue étrangère que dans cette corruption, ce chiasme de jouissance: étranges, étranges nuits de noces! (Khatibi, *Amour bilingue*: 29)

Dans d’autres passages, l’auteur-narrateur n’a pas besoin de justifier, co(n)textuellement, le recours aux mots de sa langue locale (maternelle ou scolaire<sup>11</sup>). Le mot étranger, dans l’impossibilité d’exprimer la parole bilingue, de produire cette expressivité recherchée par l’auteur de *Amour bilingue*, cède la place à son correspondant local, porteur d’une plus grande surdétermination sémantique et stylistique. En voici quelques exemples:

Souvenir surprenant qui l’avait accompagné en haute mer. Il nageait lentement, saisi par le ruissellement, cet éclat de son passé, là où reposent l’inoubliable et la nostalgie. Nostalgie qu’il aimait prononcer, penser aussi dans le mot arabe “Īanine”, anagramme d’une double jouissance. Il décomposa ce mot: “Ī” spirante de pharynx, puis un “a” murmuré, avant “n-î-ne”, modulation soutenue par le “î” long. A dire ce mot, à le répéter comme un baiser de souffle qui vibre encore dans le pharynx, souffle régulier, sans déchirure, mais extase vocale, un appel euphorique, à lui seul un chant, infiniment chuchoté à l’absent aimé. (Khatibi, *Amour bilingue*: 13-14)<sup>12</sup>

Il n’oubliait pas que, dans son lexique, la séduction (fitna) est cette homographie de guerre et de séduction proprement dite, cette passion chevaleresque qui ne chante que les absents du désert, les aimés inconnus.

En cela, la séduction les portait sur une double scène, dans la volupté de la langue. (Khatibi, *Amour bilingue*: 17)

Et cette souffrance nouvelle, il l’avait appelée “événement de fleurs”. Il se souvenait. C’était de magnifiques roses, toutes épanouies [...] Il détesta ces

roses, hésita à les jeter par la fenêtre. Puis, assis devant elles, il commença sa méditation des fleurs. Ainsi, s'était-il dit curieusement, le mot "fleur" ne renvoie pas qu'à la rhétorique de n'importe quelle langue, il désigne dans ma parole natale, fleur et syphilis (nouar). Un étrange mal entame chacun de mes mots, et j'oublie si facilement les noms de fleurs et de parfums. (Khatibi, *Amour bilingue*: 63-64)

Que peut-on retenir de ces quelques exemples? Que signifie l'introduction d'une langue dans une autre? Ce va-et-vient entre deux aires (socio)linguistiques et culturelles répond-il à une (con)quête (de sens) linguistique? Nous lisons sous la plume de Lagarde (2001: 43): "L'introduction, même interstitielle, d'un (ou plusieurs) langage(s) différent(s) de celui assuré par le narrateur-auteur, fait – socialement – sens". Et ce sens est là. Il se superpose et dépasse même celui se limitant à introduire (uniquement) une note hétérogène, un choc expressif, un effet de dépaysement de second degré. Il détonne dans l'entourage que lui donne l'auteur-narrateur par sa graphie (transcription, italique, guillemets), par sa prononciation et par le ou les sens qu'il peut dégager et, partant, introduire dans le contexte. C'est le fondement même des notions, chères à Khatibi, de *bi-langue* et de *pensée-autre*.

### 3. La bi-langue: l'autre pensée de Khatibi

Indépendamment de l'effet que peut produire la juxtaposition des deux principales langues<sup>13</sup> dans le texte, l'emploi du mot étranger (aux mots du texte qui l'englobe) répond, semble-t-il, au souci de l'auteur-narrateur de maintenir présente sa langue locale en nommant les objets ou les notions caractéristiques de sa culture et dont il n'existe pas d'équivalent en français, et même lorsqu'il existe, il n'a pas cette capacité de contenir, en son sein, la référence à d'autres champs sémantiques. Les exemples cités plus haut offrent un appui commode pour illustrer cet aspect. La superposition de désignations, cette double dénomination des objets et des idées, explique le désir de s'appropriier le texte, de le rebaptiser dans une langue qui n'est ni la langue étrangère (langue dans laquelle on écrit) ni la langue d'origine qui la traverse. Ainsi, le passage d'un genre grammatical à un autre, en passant du mot français à son correspondant arabe, souligne l'effacement de toute frontière entre les deux codes. Les mots, à l'image de celui qui en fait usage "Et la langue, dois-je le rappeler, m'a grandement sexué" (Khatibi, *Amour bilingue*: 130), deviennent bi-sexués<sup>14</sup>, à la fois masculins et féminins: "paradis/Zanna; soleil/šams; mer/ba'ïr; etc. L'évocation phonique et/ou sémantique permet à l'auteur-narrateur d'introduire une note différente et, partant, de faire parler cette deuxième partie restée muette en lui: "(se) calma"/"kalma, klima, kalima" 'mot'; "fin"/"fana" 'anéantissement', etc. Le recours au mot arabe manifeste le souci de donner toute sa vigueur à l'expressivité de ses deux faces, sonore et signifiante. La définition phonétique, doublée d'une interprétation phonostylistique, est riche en enseignements:

Il décomposa ce mot: “î” spirante de pharynx, puis un “a” murmuré, avant “n-î-ne”, modulation soutenue par le “î” long. A dire ce mot, à le répéter comme un baiser de souffle qui vibre encore dans le pharynx, souffle régulier, sans déchirure, mais extase vocale, un appel euphorique, à lui seul un chant, infiniment chuchoté à l’absent aimé. (Khatibi, *Amour bilingue*: 13-14)

L’auteur-narrateur cherche à rassembler autour de certains mots, plus précisément de certains contenus, des sonorités dont l’articulation s’accorde bien avec le référent.

L’introduction du mot arabe peut s’expliquer également par le désir, avoué ou simplement signifié<sup>15</sup>, de l’auteur-narrateur d’embrasser d’autres sens inaccessibles dans la langue d’écriture, de grossir des traits de sa culture natale. Cela apparaît clairement dans les deux passages où il est question des paires “séduction”/“fitna” et “rose”/“nouar”. La particularité de ces deux exemples est que chacun des mots arabes, “fitna” et “nouar”, s’ouvre sur son homonyme élargissant, par là, l’horizon de l’interprétation. “Fitna” évoque à l’esprit (du lecteur bilingue bien évidemment), et davantage dans ce contexte biculturel, les notions de conflit, de guerre, de séparation, de déchirement... d’un côté et d’amour, de séduction, d’union, d’enchantement..., de l’autre. Ces notions caractérisent la relation qui lie l’auteur-narrateur à sa partenaire et, à travers celle-ci, à la langue étrangère. Khatibi souligne de ce fait la place qu’occupe ce vocable dans la pensée arabo-musulmane, comme on peut le lire sous la plume de Nawal Saâdaoui:

La “fitna” fait partie de la forte personnalité de la femme arabe, à tel point qu’elle a été intégrée dans l’éthique islamique: grâce à sa puissante sexualité et à son art de séduire, la femme peut mener la société à faire l’expérience de la “fitna”. Le terme prend un sens différent et signifie rébellion, conspiration et anarchie, bref inversement de l’ordre établi par Allah. (Saïgh Bousta 1996: 88)

Le mot “nouar” ‘rose’ renvoi lui aussi à deux référents: roses et syphilis. Il connote l’idée de cette relation paradoxale d’amour-souffrance, d’union-séparation vécue par les protagonistes. Le recours à ce procédé narratif et stylistique, s’il traduit la problématique identitaire du déchirement, il permet surtout à Khatibi de mieux comprendre ce dilemme et de le dépasser, en l’objectivant. Adopter la langue de l’autre, mais en la domestiquant, en faisant en sorte que les sons de la langue locale résonnent en elle et qu’elle se colore de ses nuances et de ses teintes, tel est l’enjeu principal de Khatibi dans *Amour bilingue*. Les deux langues sont bien là, à l’œuvre: “Mais quelle chance d’être entre deux fins qui se regardent travailler” (Khatibi, *Amour bilingue*, 55), “Tous les deux s’observaient en lui” (p.10), mais sans qu’aucune des deux n’accapare à elle seule le lieu de l’écrit: “Et ma chance, dans la bi-langue est double: je ne perds, je ne gagne rien. Le calcul, en se compliquant, m’offre à l’incalculable” (p.128). La parole simultanée libère l’auteur-narrateur des contraintes extérieures et le reconforte dans le choix qu’il



a adopté: "La bi-langue? Ma chance, mon gouffre individuel, et ma belle énergie d'amnésie" (p. 11).

## Bibliographie

### Sources primaires

- Khatibi, Abdelkebir (1978). *Proculture* 12 (spéciale Khatibi).  
Khatibi, Abdelkebir (1979). *Le Livre du sang*. Paris: Gallimard.  
Khatibi, Abdelkebir (1992). *Amour bilingue*. Casablanca: Edif.  
Savary, M (1960). *Le Koran* (traduction et commentaire). Paris: Classiques Garnier.

### Sources secondaires

- Afaya, Nourddine et al. (1991). *Lectures dans la pensée de Khatibi*. Casablanca: Imprimerie El Jadida.  
Bennani, Jalil et al. (1985). *Du Bilinguisme*. Paris: Denoël.  
Lagarde, Christian (2001). *Des écritures bilingues. Sociolinguistique et littérature*. Paris: l'Harmattan.  
Memmes, Abdellah (1992). "L'autobiographie chez Khatibi et Meddeb." *Lectures critiques du texte maghrébin*. Publications de la Faculté des Lettres de Kénitra, Série colloques et séminaires 1, 23-37.  
Saigh Boustia, Rachida (1996). *Lectures des récits de Abdelkebir Khatibi*. Casablanca: Afrique Orient.  
Tenkoul, Abderrahman (1985). *Littérature marocaine d'écriture française. Essais d'analyse sémiotique*. Casablanca: Afrique Orient.

---

<sup>1</sup> Désignée également comme littérature périphérique, littérature en marge de la littérature de France.

<sup>2</sup> Evoquant l'histoire de la littérature marocaine d'expression française, certains critiques remontent aux années trente. Nous estimons que les premiers textes de Driss Chraïbi, d'Ahmed Sefrioui,... datent de cette littérature.

<sup>3</sup> Parlant de son expérience, Khatibi la compare à un: "Chemin bilingue passant par des traverses, des détours, des éclaircies de langue à langue" (Bennani 1985: 187).

<sup>4</sup> Nous estimons que l'étiquette "roman" qui figure sur la couverture tient beaucoup plus aux exigences du marché qu'à la structure du récit. Khatibi lui-même le confirme à la fin de son récit: "Si l'on me demandait: votre récit est-il un nouveau nouveau roman? ou mieux, un bi-nouveau nouveau roman? je répondrais que le roman n'a jamais voulu de moi. Nous ne sommes pas de la même histoire" (*Amour bilingue*, 127).

<sup>5</sup> Prenant la parole pendant le débat lors d'un colloque qui a été consacré à son œuvre, Khatibi affirme: "Vous savez, il y a, au moins, deux modes de dialogue entre écrivains: le dialogue direct, et le dialogue indirect, de texte à texte que les écrivains entretiennent entre eux et avec d'autres qui sont éloignés dans le temps et/ou dans l'espace" (Afaya 1991: 91).

<sup>6</sup> Domaines de l'enseignement, de l'administration, des masses média, etc.

<sup>7</sup> Ce passage évoque le premier verset coranique révélé au prophète Mahomet "soutrate L'union des sexes" (traduit également par adhérence, caillot de sang):  
Lis au nom du Dieu créateur.

Il forma l'homme en réunissant les sexes.  
 Lis au nom du Dieu adorable  
 Il apprit à l'homme à se servir de la plume.  
 (Savary 1960: 572).

<sup>8</sup> Le mot soleil /ʃams/est féminin en arabe (ʃ = fricative, sourde, chuintante (cheval))

<sup>9</sup> Le mot paradis /Zanna/ est féminin en arabe.

<sup>10</sup> C'est nous qui soulignons les deux termes: le verbe français "(se) calma" et le substantif arabe (dialectal) "kalma".

<sup>11</sup> Arabe marocain, littéraire ou médian.

<sup>12</sup> Z = fricative, sonore, chuintante (jardin); ʔ = fricative, sourde, pharyngale

<sup>13</sup> Nous entendons par "principales langues" les codes objet de la problématique traitée par Khatibi: variétés de l'arabe vs français. *Amour bilingue* fait appel également, quoi que de manière fort limitée, à deux autres langues faisant partie du paysage sociolinguistique marocain: l'amazigh, langue maternelle d'une bonne partie de la population marocaine (50) et l'espagnol, en usage encore dans les provinces du nord (83-84).

<sup>14</sup> Le thème de l'androgynie est récurrent dans les écrits de Khatibi (par exemple Khatibi 1979).

<sup>15</sup> Le renvoi à la langue et à la culture maternelle (arabe marocain) et paternelle (arabe littéraire) ne se fait pas toujours de manière explicite: "Il est tenu dans la production du texte, nom point insaisissable, mais en disruption inhérente" (Khatibi dans Bennani 1985: 194).